Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

20-21 | 2021

Les mots du genre

« Quelqu'un plus tard se souviendra de nous »

Christine Chauvel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elh/2979>

DOI : 10.4000/elh.2979

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2021

Pagination : 194-198

ISBN : 978-2-271-13843-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Christine Chauvel, « « Quelqu'un plus tard se souviendra de nous » », *Écrire l'histoire* [En ligne], 20-21 | 2021, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/elh/2979> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.2979>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

« Quelqu'un plus tard se souviendra de nous »

Christine Chauvel

RÉFÉRENCE

Anne Debrosse, *La Souvenance et le Désir, La réception des poétesses grecques*, Paris, Classiques Garnier, Perspectives comparatistes, 2018, 529 p.

- 1 Cet ouvrage relève un véritable défi puisqu'il s'intéresse à des poétesses grecques dont le corpus transmis est extrêmement mince. De plus, ces textes sont devenus difficiles d'accès dès le II^e siècle après J.-C. À travers l'évocation de Sappho, Nossis, Erinna, Corinne, Anytè, Cléobulina, Télésilla et bien d'autres poétesses que nous ne connaissons pas directement (Charixéna, Myrtis, Pantaenis, etc.), ignorant parfois même leur période d'activité, Anne Debrosse s'interroge donc sur les origines de l'écriture féminine : elle retrace le statut de ces premières femmes de lettres et recherche les traces ténues qu'elles ont laissées. Le terme de « poétesse » est employé avec précaution puisque le mot n'apparaît qu'au XVI^e siècle selon le dictionnaire de Littré. Les Grecs employaient un substantif épïcène qu'on peut traduire littéralement par « qui compose des chants ». L'ouvrage met en lumière la transmission de ce corpus dans l'Antiquité, puis à l'époque moderne, en France et en Italie (XVI^e et XVII^e siècles). C'est essentiellement dans ces deux pays que les poétesses ont été redécouvertes, à une époque où les femmes écrivains s'affirmaient.
- 2 L'introduction explique le titre choisi : il s'agit de retrouver une histoire des femmes grâce à la souvenance de ces poétesses et au désir de les connaître. Selon Anne Debrosse, « c'est à travers ces figures évanescences qu'une écriture par les femmes a été considérée comme possible et légitime ». Après avoir exposé les deux axes envisagés dans son étude (la présentation globale des poétesses et l'étude de la réception sur le long terme), Anne Debrosse s'intéresse à la fixation du corpus (époque hellénistique et début de la période impériale). Les lacunes de ces textes entraînent inmanquablement

un choix entre les versions, sans compter les problèmes d'attribution. Que lit-on ? Comment lit-on (si toutefois on peut lire certaines poétesses) ?

- 3 La littérature grecque marque le seuil de notre culture européenne ; les Grecs ont commencé par la poésie. Dans la première partie, l'autrice évoque le naufrage de la littérature archaïque et ancienne, qu'elle oppose aux textes conservés des périodes hellénistique et impériale. L'histoire de l'*Anthologie grecque* commence avec Méléagre de Gadara, l'auteur de la première anthologie épigrammatique. Ce Grec d'Asie, au 1^{er} siècle avant notre ère, regroupe des poèmes de ses devanciers et de ses contemporains. C'est lui qui compare l'ordre des poèmes aux fleurs d'une couronne et donne son origine au mot « anthologie ». Les origines de l'*Anthologie palatine*, ainsi que les différentes compilations qui la constituent, sont rappelées, en passant par Constantin Céphalas. Le corpus féminin de l'*Anthologie grecque* est très bref. La formule de Callimaque, « un grand livre est un grand fléau », n'est pas de mise avec les poétesses grecques, qui ont été dépossédées de leur œuvre. Celle-ci s'offre en discontinuité, par sédimentations successives. L'autrice parvient à citer les poèmes grâce aux commentaires de Plutarque et de Strabon. Surtout, elle réussit à retrouver la trace des poétesses dans les comédies d'Aristophane. En reprenant les travaux de Pascale Hummel, Anne Debrosse distingue les poétesses suivant leur dialecte. Elle explique pourquoi Sappho (dont le nom, avant simplification, était Psapphô) est souvent associée à Alcée, poète de dialecte éolien. Corinne, qui écrivait en langue béotienne, faisait partie du canon des poétesses lyriques. L'autrice évoque la disparition de ses poèmes et le débat sur son existence à travers les allusions d'Aristophane. Les premières traces de réception datent des époques archaïque et classique. On sait que le sage Solon ne voulait point mourir avant d'avoir appris les beaux vers que chantait la Lesbienne. Concernant la réception du corpus dans l'Antiquité, Anne Debrosse remarque que les cercles étaient très réduits. Au premier corpus s'ajoutent donc les commentaires antiques de ces sources, comme ceux d'Athénée, dans le foisonnant panorama des *Deipnosophistes*. Un chapitre insiste sur l'hommage immense que Sappho a reçu dès l'Antiquité. Elle était lue par Platon (qui l'a surnommée la dixième Muse), Aristote et Plutarque. Théocrite, Catulle et Horace l'ont imitée. Dans l'*Héroïde* XV, Ovide commente et paraphrase Sappho : la poétesse fait un éloge appuyé de sa propre gloire littéraire. La biographie de « la femme au sourire de miel » (selon son contemporain Alcée) est déjà légendaire avant notre ère. Son souvenir reste vivace.
- 4 L'ouvrage a le mérite de mettre en évidence Antipater de Thessalonique, contemporain d'Auguste, qui donne la liste des neuf grandes poétesses grecques (nombre qu'il module sur celui des Muses), dans son poème *Les poétesses*, où il leur rend hommage. Antipater réunit des poétesses qui écrivent dans des genres poétiques différents (Corinne des hymnes, Anytè des épigrammes bucoliques, Erinna des épigrammes nostalgiques, etc.). Il appelait Anytè « l'Homère des femmes ».
- 5 Au 11^e siècle de notre ère, l'*Enchiridion* d'Héphaestion (le seul manuel de métrique grecque à avoir été préservé) regroupe, en fonction de leurs qualités prosodiques, des fragments de poétesses. Sappho, qui représente le plus ancien état de la métrique grecque, a même donné son nom à une strophe. Le mérite de l'étude d'Anne Debrosse est d'autant plus grand que son travail a pour objet une œuvre doublement mutilée. En plus de la pauvreté des sources et d'une tradition orale, il faut tenir compte de la disparition d'une dimension essentielle dans l'œuvre. En effet, tout poème antique était chanté et accompagné de musique. Lesbos était un des foyers principaux de la poésie et

de la musique. D'après Claude Calame, Sappho était aussi chorège et son œuvre s'inscrivait dans l'espace des représentations publiques. Musicienne accomplie, elle aurait inventé le plectre.

- 6 La première édition moderne de l'*Enchiridion*, au XVI^e siècle, est lue par un petit cercle d'érudits et change la perception qu'on pouvait avoir de ces poétesses. L'autrice montre qu'il faut attendre la Renaissance et la redécouverte du grec pour que ces poétesses soient éditées pour la première fois en groupe grâce au travail d'Orsini (dont nous avons gardé un résumé : *Carmina novem illustrium feminarum*). Auparavant, Boccace avait amorcé le changement de regard sur les potentialités féminines en rédigeant le *De mulieribus claris* et en classant chronologiquement des figures de femmes.
- 7 Dans la deuxième partie, l'autrice réfléchit sur les enjeux de la redécouverte des poétesses grecques et sur les modes de leur classement. À l'époque moderne, l'engouement pour les Muses grecques commence bien avant Sainte-Beuve. Après avoir analysé la relation de la femme grecque au savoir, Anne Debrosse insiste à juste titre sur le critère de sélection, qui tient surtout au sexe de l'auteur. La « race des femmes » avait mauvaise renommée chez les Anciens, Euripide en particulier. Au XIV^e siècle, le moine Planude complète, après Céphalas de Byzance, l'*Anthologie palatine*, dont le noyau premier est la *Couronne* de Méléagre. À partir de Planude, les chaînes de transmission sont clairement identifiées : Ange Politien est le premier à reprendre le canon d'Antipater en latin dans ses *Nutricia*. Orsini reprend l'œuvre d'Athénée, dans un ordre différent ; Tiraqueau dresse un catalogue des poétesses dans le *De Legibus connubialibus*. Le juriste misogyne relance la polémique de la querelle des femmes, née avec Christine de Pizan. Comme pour la période antique, Anne Debrosse relève les hommages modernes à la sensualité grecque avec les *testimonia* de l'Arioste et de Louise Labé. Ce qu'on a appelé « l'écriture au féminin » devient une réalité incontournable grâce à la « nouvelle Sappho lyonnaise ». Néanmoins, certaines poétesses comme Mélinnô et Hédylè passent inaperçues dans la réception moderne.
- 8 Sappho n'était pas lue à la Renaissance comme elle l'est de nos jours. Les poètes de la Pléiade réécrivent ses poèmes en remplaçant la poétesse par un homme, pour suivre les stéréotypes de la poésie amoureuse. Henri Estienne établit le texte de l'*Ode à Aphrodite* (d'après l'édition de Denys d'Halicarnasse) avec une deuxième personne du singulier pour désigner la personne aimée, alors que nous lisons maintenant un participe grec féminin. Il est notoire qu'Henri Estienne, qui a publié deux éditions des poèmes de Sappho, n'hésitait pas à corriger les manuscrits...
- 9 Pour le XVII^e siècle, Anne Debrosse souligne les points communs entre Sappho et Madeleine de Scudéry (la romancière « se présente dans notre paysage comme une figure atypique et fondatrice, à l'instar de son modèle grec »), ce qui explique les quelques deux cents pages consacrées à Sappho dans *Artamène ou le Grand Cyrus*. En cherchant un symbole d'émancipation féminine, Scudéry prend Sappho comme personnage de roman, quitte à la transformer. La romancière est loin d'être la seule, au cours de son siècle, à s'intéresser à la poétesse, puisque Boileau propose une traduction de l'*Ode à l'Aimée* dans son *Traité du Sublime*.
- 10 « Je dis que plus tard encore quelqu'un se souviendra de nous. » La prophétie de Sappho, tirée du fragment 43 du livre II, acquiert une nouvelle légitimité avec l'ouvrage d'Anne Debrosse. Toujours d'une grande clarté, les analyses de détail paraissent très bien informées. Les annexes reviennent sur les problèmes de classement (dialecte, genre, siècle) et sur le corpus. Vingt poétesses sont attestées, quatre ont une existence

douteuse, cinq n'ont pas de dates et ont parfois des surnoms, si bien qu'il est impossible de les dénombrer avec certitude. Tous les passages cités en grec sont traduits sauf un, l'*Ode à l'Aimée*, le texte fondateur de la tradition littéraire sapphique. Il s'agit de la variante, dont l'établissement se discute, du *Traité du Sublime* de Pseudo-Longin (Belles-Lettres, 1997).

- 11 On peut regretter l'absence d'indications chronologiques dans l'index des Anciens, comme dans l'annexe I pour les poétesses citées. Comme la période étudiée est très longue, certains auteurs référencés ne font plus partie de la période antique proprement dite. Mais c'est la contrepartie d'un volume qui ne comprend pas moins de 55 pages de bibliographie¹ !
- 12 Anne Debrosse propose, pour finir, quelques pistes pour étudier une réception plus récente des poétesses grecques. Elle mentionne la découverte du papyrus d'Oxyrhynchus à la fin du XIX^e siècle, ce qui permet un élargissement et une confirmation du corpus. Celui-ci est toujours en évolution car deux poèmes inédits provenant du premier livre de Sappho ont été découverts en 2014, en Grande-Bretagne. Plus de vingt-six siècles après l'existence de la poétesse, la reconstitution de ses vers tronqués continue à nourrir notre imaginaire.
- 13 Les fragments des poétesses, avec leurs blancs et leurs silences, nous parviennent abîmés, parfois sur des tessons. Anne Debrosse a su redonner vie à ces figures fugitives en révélant une face cachée de la poésie grecque. En refermant le livre, on partage l'émotion de l'autrice devant ce monde grec, dont l'héritage est une leçon d'universalité. L'ouvrage s'inscrit dans la continuité des travaux de Joan DeJean et d'Yves Battistini, tout en intégrant un questionnement, toujours d'actualité, sur la place de la femme dans la littérature.

NOTES

1. Dans la bibliographie, on corrigera la référence aux œuvres de Jean-Antoine DE BAÏF : *Neuf livres des Poemes*, éd. critique par G. DEMERSON, P. GALAND-HALLYN, A.-P. POUÉY-MOUNOU, D. MÉNAGER et J. VIGNES in *Œuvres complètes* de J.-A de Baïf, sous la direction de J. Vignes, t. 1, Champion, Textes de la Renaissance, 2002. Ces *Poemes* constituent la première partie des *Euvres en rime*. Il faut lire ensuite : première édition Lucas Breyer, 1573 et non *Le Breyer.

AUTEURS

CHRISTINE CHAUVEL

Christine Chauvel enseigne le grec et le français au lycée Jean-Calvin, à Noyon (Oise). Ses recherches portent sur l'épopée grecque et la poésie hellénistique.